

ROMAN D'ÉVASION

Coups de trique et coups de canon

Comment échapper à une enfance meurtrie ? En débusquant l'ennemi qui est en soi. **Marie-José Brélaz**

Alfred Luginbühl est l'anti-héros d'*Au nom du feu*, un jeune homme ordinaire qui aurait aspiré à le rester s'il n'avait pas été battu, humilié, abandonné par sa génitrice et son acolyte montreuisien, puis soumis au même régime dans le centre de redressement où il est enfermé, jusqu'à ses 18 ans, pour cause de fugues à répétition. L'établissement de sinistre mémoire est sis aux Croisettes, lieu qui n'évoque plus actuellement que le terminus du M2 lausannois...

Au sortir de cet enfer de coups et de désamour, Alfred Luginbühl fait l'impasse sur son métier de jardinier fraîchement acquis. Après son école de recrue, il paye ses galons de lieutenant et s'engage comme volontaire dans la surveillance des frontières. La suite de l'histoire se déroule sous un autre uniforme, celui de la Waffen-SS. On est en 1942. Deux mille Suisses font le même choix. Au niveau international, ils sont 100 fois plus à rallier les rangs de Hitler. L'objectif est d'aller casser du communiste sur le front russe où le froid comme le dégel sont les pires ennemis, pires encore que la versatilité des alliances politiques de l'époque, changeant les agresseurs en agressés, les traqueurs en traqués.

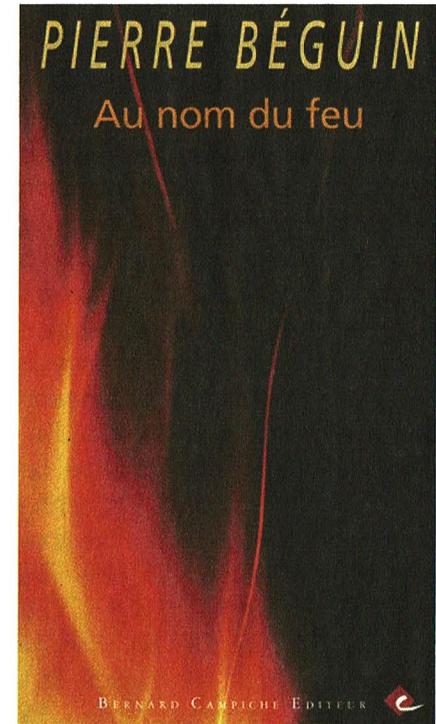
Le récit est inspiré d'une histoire vraie, celle d'un jeune déserteur qui, à son retour en Suisse, est jugé pour avoir franchi illégalement la frontière et servi militairement à l'étranger. Condamné à de la prison, il est finalement amnistié, les sévices

subis durant son enfance plaident pour un peu de clémence. Père de trois garçons, il est décédé à Genève en 1995, à l'âge de 77 ans, après avoir été le secrétaire syndical de la Fédération du bois et du bâtiment et le défenseur d'ouvriers de toute nationalité, dix-huit ans durant. Il se murmure même dans son entourage qu'il aurait pris sa carte du Parti communiste.

Piqûre de rappel

Les coups de trique sont plus traumatisants que ceux de canon, malgré l'horreur des champs de bataille, la tragédie des populations déplacées, la misère, la famine. C'est ce qui se dégage avec force d'*Au nom du feu*, le dernier roman de Pierre Béguin. Dans un contexte de violence extrême, l'écrivain genevois s'attache davantage à comprendre pourquoi un jeune homme ordinaire fugue, déserte, s'évade, jusqu'à devenir l'artisan de ses malheurs, son propre ennemi. Après une ultime évasion d'un des camps d'internement soviétiques, l'anti-héros retrouve enfin le sol helvétique: «J'avais vécu mille vies, certaines peu reluisantes, d'autres douloureuses, mais j'étais maintenant rempli de la certitude que ma véritable vie m'attendait toujours. Je n'avais que vingt-huit ans...»

Pierre Béguin, auteur d'une dizaine d'autres romans souvent récompensés, nous livre un récit poignant et brillamment écrit. L'alternance



des chapitres sur l'enfance avec ceux sur la guerre permet de se repérer dans le temps de ces années tragiques, une carte situant aussi les zones de combats et de débâcle des forces armées allemandes. Enfin, on retiendra la citation introductive qui sonne comme un clairon militaire. Elle est de Jean Giraudoux, écrivain et diplomate français mort en 1944: «C'était la dernière guerre: la suivante attend.» Une piqûre de rappel à l'approche du 24 février, premier et triste anniversaire de l'invasion de l'Ukraine par la Russie. ■

Au nom du feu, Pierre Béguin, Bernard Campiche Editeur, 374 pages.